Lettre au syndic

Autor(en): **Marti, Claude**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **78 (1951)**

Heft 1

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-227618

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Lettre au Syndic

Paris, le 26 août 1950.

Cher papa,

Ce qu'il y a de pratique, à Paris, c'est que chacun regarde ce qui bout dans sa marmite sans s'occuper jamais de celle du voisin. Tant pis si ça vient au feu. Ce qui fait que l'on peut habiter trente ans le même immeuble sans faire la connaissance des autres locataires. On ne sait ainsi jamais si le monsieur qui tripote la serrure de la dame d'à côté est un cambrioleur, ou tout simplement son mari qui rentre bredouille de la pêche. Seule la concierge est sans mystère, et il n'est pas un locataire digne de ce nom, qui ne pourrait immédiatement te déclarer qu'elle préfère les géraniums aux pétunias, qu'elle a eu trois fils, que les deux premiers étant agents de police, passent leur temps à arrêter le troisième pour tapage nocturne et que, à son point de vue, cinq billets de cent francs font beaucoup plus qu'un billet de cinq cents. Il arrive pourtant que certains locataires parviennent malgré tout à faire également la connaissance du propriétaire. Mais, c'est toujours lors d'un procès, dont l'objet est une chasse d'eau récalcitrante, procès qu'ils perdent infailliblement. Aussi ne s'en vantent-ils pas.

Nous vivons donc incognito.

Il fallut un concours de circonstances des plus extraordinaires, pour que nous rencontrions la baronne Desgenettes, née de Fourtou (deuxième étage, troisième porte à gauche). Nous lui fûmes présentés dans la loge de la concierge à qui elle était venue demander l'aumône d'un clou, afin de consolider l'un des pieds de sa table empire, héritage sacré d'un aïeul qui s'illustra à Jaffa lors de guerres napoléoniennes, en s'inoculant le virus pestilentiel pour relever le moral des soldats.

Buffet se montra très mondain et sut, par quelques allusions historico-littéraires, amener un bienveillant sourire sur les lèvres aristocratiques. Il offrit même un marteau, ce qui finit de briser la glace. La baronne voulut bien alors parler de sa solitude momentanée, et nous confier sa tristesse de se trouver le soir sans ses chers amis : ceux-ci, au nombre de quatre, s'étant en effet dispersés pour différents motifs (nous sûmes plus tard que deux d'entre eux, artistes-peintres, refaisaient le plafond du concierge du château de Versailles, que la troisième, à deux pas du delirium tremens, achevait une cure de désintoxication, alors que le dernier, ancien précepteur à la cour de Russie, purgeait une peine de prison bénigne pour faux et usage de faux). Buffet répliqua par quelques pensées, d'ailleurs identiques, sur la solitude, dans le genre de : « Quand on est nombreux, on se sent moins seul », ou encore : « La solitude c'est rien, à condition qu'on soit en famille ». La baronne approuva du chef, et son aigrette, poursuivant le mouvement de la tête, vint tomber au pied de Buffet qui la ramassa prestement. La baronne sourit et je compris que ma soirée était foutue.

A neuf heures, nous étions chez elle. Buffet, qui arborait un superbe nœud papillon blanc, avait piqué sur son revers de veston son ancienne fleur de lys de boy-scout. La baronne nous ouvrit elle-même, en s'excusant d'avoir dû congédier sa femme de chambre une quarantaine d'années auparavant, pour une question d'opinion politique. Le hall ressemblait à la boutique d'un antiquaire distrait. Au mur, des armes de tous temps, rangées par ordre de grandeur et soutenues par des fils de fer semblaient témoigner, sous leur centimètre de crasse, d'un passé glorieux. Dans

le coin à gauche, entassées dans un vieux porte-parapluie, qu'achevaient de ronger deux souris blanches, une dizaine de cannes, sculptées, ciselées, forgées ou embouties, servaient de porte-manteaux. Quant au plafond, la baronne en avait bouché les fissures avec une carte d'état-major de 70, découpée à la façon d'un puzzle. Tout ceci traînait dans une pénombre nauséabonde. La baronne ouvrit une porte communicante. Je crus qu'elle entendait nous montrer le cabinet de débarras et je m'apprêtais à en faire l'éloge, quand elle nous annonça pompeusement :

— Ma chambre !

Buffet fit un pas. Un miaulement déchira l'air et le chat partit en boitant. La baronne vitupéra :

— Veux-tu me foutre le camp, Mirabeau !

Puis elle nous invita à prendre place. Buffet eut droit à l'unique tabouret, et je m'installai sur la caisse à patates. Quant à la baronne, elle s'étendit mollement sur la peau d'un lion abattu en 1920 par feu le baron en trente secondes, et achevé par les mites en trente ans.

Buffet était blême. Il triturait nerveusement son nœud de cravate qui commença à révéler ses empreintes digitales. L'atmosphère était tendue. Très à son aise, la baronne allongea le bras vers le seau à charbon qui se trouvait sous la table de nuit et en sortit une bouteille de gros rouge, qu'elle déboucha lestement avec les dents. Je crus un instant qu'elle allait nous faire boire à la régalade. Mais elle extirpa trois verres à moutarde de dessous le lit et, après en avoir retiré la brosse à dents et essuyé le pourtour avec le drap, elle nous en tendit à chacun un, empli jusqu'au bord. Puis, comme si tous les détails de cette soirée avaient été réglés minutieusement, elle distribua les cartes, fixa l'enjeu à 500 francs la partie, et nous commençâmes à jouer en silence.

A onze heures et demie, nous n'avions pas encore dit deux mots, mais nous perdions quatre mille francs. Le chat dormait sur l'oreiller violet et les verres étaient vides. La baronne se leva, s'étira et nous serra la main en nous remerciant de cette excellente soirée. Nous sortîmes machinalement. Ce n'est que lorsque sa porte d'entrée se ferma derrière nous, que je compris subitement pourquoi il y avait eu le quatorze juillet une révolution française. Buffet se taisait. Il regardait sa fleur de lys avec un air de profonde pitié.

Quand nous eûmes regagné notre appartement, il se précipita sur le dictionnaire, l'ouvrit à la lettre i et je pus l'entendre qui chantait à tue-tête en suivant le texte :

Debout les damnés de la terre,
Debout les forçats de la faim...

Ton fils affectionné : Justin.

p.c.c. Claude Marti.

— L'arithmétique à Bonzon, au juste, qu'est-ce que c'est ?

— Un compte d'apothicaire...

MOTS CROISÉS

Solution du problème d'août

Horizontalement. — 1. Héritage ; or. — 2. Epée ; hélice. — 3. Nains ; lu ; ei. — 4. Nisard ; élan. — 5. Es. — 6. Flair. — 7. Cheintera. — 8. Oie ; puits. — 9. R.P. ; cossalet. — 10. Piano ; lt. — 11. Vol ; évadées

Verticalement. — 1. Henné; cor. — 2. Epais; hippo. — 3. Reis ; fée ; li. — 4. Iéna ; il ; ça. — 5. Sr ; Ancône. — 6. Ah ; doit ; inv. : vos. — 7. Gel ; reps. — 8. Elues ; rua. — 9. Taille. — 10. Océan ; tête. — 11. Rein ; lest.